

# le CALVAIRE d'un INNOCENT



# Dreyfus

~~ÉDITIONS MARIAGE~~

le déporté innocent à l'île du Diable - le martyr de sa malheureuse épouse



lit. 650 -  
162 fascicules  
complet  
(049-16)



CHAPITRE I.

UN INFAME COMLOT.

La svelte et élégante jeune femme qui, dans l'incertaine lumière du crépuscule, se promenait lentement le long du quai Malaquais, ne paraissait point s'apercevoir de la fraîcheur de la température, car elle ne s'était point donné la peine de boutonner son luxueux manteau de fourrure et elle offrait sa gorge d'albâtre, largement découverte, à l'âpre caresse du vent d'automne.

De temps à autre, elle s'arrêtait pour regarder autour d'elle d'un air impatient et quelque peu inquiet. La lueur tremblante des becs de gaz qui venaient de s'allumer permettaient de distinguer la fascinante beauté de son visage. Cette femme au corps sculptural et aux traits remarquablement fins avait en elle quelque chose qui lui conférait l'aristocratique majesté d'une amazone. Mais ses grands yeux sombres étaient, à ce moment, animés d'une expression de féroce cruauté qui lui donnait un air presque effrayant. Le sourire cynique qui errait sur ses lèvres permettait également de deviner que cette femme avait de sinistres pensées.

Tout-à-coup, elle sursauta et se retourna brusquement.

Un homme de haute taille et de carrure athlétique, portant un uniforme de lieutenant colonel de l'Etat-Major, venait de l'interpeller en ces termes :

— Bonsoir, Amy !

— Ah, te voilà ? répondit la jeune femme. Je t'attendais avec impatience.....

L'officier appuya rapidement sur ses lèvres sur la jolie main qu'elle lui tendait.

— Oui, je sais ! fit-il sur un ton quelque peu ironique. Tu es toujours impatiente !

Amy eut un geste de mauvaise humeur.

— Tu sais bien, répondit-elle, — que depuis plus d'un an je ne vis plus que dans l'espoir d'accomplir ma vengeance...

— Oui, je sais cela... Mais maintenant le succès est sur le point de couronner tes efforts parce que le capitaine Dreyfus sera, dès demain, irrémédiablement perdu... Et cela grâce aux ingénieuses machinations de la sympathique Amy Nabot !

Un éclair de triomphe parut dans les yeux de la jeune femme et un sourire de joie indicible illumina son visage. Elle s'appuya au bras du lieutenant-colonel et tous deux descendirent vers la berge du fleuve, afin de pouvoir continuer tout à leur aise, et sans courir le risque d'être entendus, leur mystérieuse conversation.

— Eh bien, parle !.... Raconte-moi tout ! chuchota la jolie créature, ne dominant qu'à grande peine sa surexcitation. Je veux tout savoir, jusqu'aux moindres détails !.... Ici personne ne peut nous entendre.... Donc, tu as dit dès demain, n'est-ce pas ? Est-ce bien vrai ?

— Oui, demain sans faute... Le capitaine du Paty se chargera de présenter au général les documents falsifiés....

— Demain !

Les grands yeux noirs d'Amy Nabot brillaient comme des charbons ardents.

— Demain, répéta-t-elle avec un accent passionné, — demain, ma vengeance sera donc définitivement accomplie... Cet homme se verra arraché à son foyer, séparé de ses enfants et de sa femme, de cette femme que je hais de toute la force de mon âme depuis qu'Alfred m'a abandonnée pour elle !... Pendant des années je me suis torturé l'esprit dans la recherche pénible et

implacable d'un moyen qui me permettrait de détruire son bonheur, d'anéantir sa vie d'homme infidèle... Et maintenant que cette heure si longtemps attendue est sur le point de sonner, je sens que je vais être heureuse !

Et, tandis qu'elle parlait ainsi, les souvenirs du passé surgissaient en foule dans son imagination ardente.

Bien des années s'étaient écoulées depuis l'époque où elle avait rencontré Alfred Dreyfus. Elle n'était alors qu'une petite danseuse débutante et elle avait été rapidement séduite par les manières extrêmement distinguées du jeune homme, ainsi que par son élégance de bon ton et son visage d'une finesse remarquable. Ils s'étaient revus plusieurs fois par la suite et Amy n'avait pas tardé à se rendre compte qu'elle était follement amoureuse d'Alfred. De son côté, le jeune homme lui montrait un attachement de plus en plus ardent, et cela dura jusqu'à ce qu'il ait fait la connaissance de la fille d'un riche industriel, la délicieuse Lucie Hadamard.

Du reste, dès le début de leurs relations, Amy Nabot avait parfaitement compris qu'Alfred Dreyfus, officier d'artillerie, ne pouvait épouser une danseuse. Elle avait néanmoins eu la témérité de caresser l'illusion d'un bonheur durable et, quand elle apprit les fiançailles d'Alfred avec Lucie Hadamard, elle ne voulut pas se résigner.

Elle n'avait jamais pu oublier l'instant fatal où Alfred lui avait dit : « Nous allons devoir nous séparer, Amy ». Il avait tenté de la convaincre au moyen de longs raisonnements dictés par la logique la plus rigoureuse, mais cela avait été en pure perte, car elle n'avait même pas voulu l'écouter. Elle ne pouvait croire à un aussi grand malheur qui lui paraissait comparable à un cataclysme devant entraîner la fin du monde. Cela lui semblait impossible ! Mais hélas !... L'impossible s'était accompli, fatal et inexorable !

Quelques mois plus tard, Alfred Dreyfus épousait Lucie Hadamard et Amy Nabot dut courber le front sous le poids de cette humiliante défaite.

Son beau rêve de bonheur avait brusquement pris fin.

Durant les premiers temps qui suivirent la séparation, Amy Nabot s'était laissé abattre par le désespoir et elle avait cru qu'elle ne pourrait survivre à son infortune. Puis, peu à peu, son immense amour pour Alfred Dreyfus avait commencé de se transformer en haine, une haine féroce et inexorable. Elle voulait se venger, elle voulait frapper, anéantir l'amant infidèle, qui l'avait trahie et qui avait détruit son bonheur.

Et, pour atteindre à sa vengeance, toutes les voies étaient bonnes, tous les moyens étaient licites...

La voix calme et bien timbrée du colonel Henry interrompit les méditations rétrospectives de la jeune femme.

— Pourquoi es-tu aussi sombre, aussi taciturne ? lui demanda-t-il tranquillement. Te repentirais-tu déjà de ton œuvre ?

Amy eut un geste énergique et négatif.

— Non ! fit-elle. Je ne me repentirais jamais !... Je n'attendais que l'instant où cette vengeance, que j'avais si bien préparée, pourrait s'accomplir et maintenant que ce moment est venu, je n'éprouve rien qui ressemble à du regret... Rien !.... Je suis pleinement satisfaite, car l'accusation de haute trahison doit forcément ruiner la vie d'Alfred !

— Sans aucun doute ! répondit Henry. Le moment était tout-à-fait propice pour mener à bien cette entreprise parce que, depuis quelque semaines il n'est question que du vol de ces documents secrets qui auraient été vendus à une puissance étrangère... Tous les officiers de l'Etat-Major sont en proie à une sainte indignation et ils ne rêvent que de démasquer le coupable. A présent, la découverte des documents falsifiés chez le capitaine Schwarzkoppen, l'attaché militaire à l'ambassade d'Allemagne, doit forcément provoquer la mise en accusation du capitaine Dreyfus....

— Je l'espère bien... La falsification a parfaitement réussi, n'est-ce pas ?.... Personne ne doutera que le capitaine Dreyfus n'ait écrit ces lettres. Son écriture a été repro-

duite d'une façon parfaite et tous croiront la pièce authentique.

— Je le crois bien !... Nous n'aurions pu nous servir de modèles mieux adaptés pour ce but !... En t'écrivant tant de lettres d'amour, le capitaine Dreyfus ne pouvait certainement pas soupçonner qu'elles se transformeraient un jour en terribles instruments de vengeance entre tes mains.....

Ce disant, le lieutenant-colonel s'arrêta et la jeune femme en fit autant. Durant quelques secondes le regard de l'officier se fixa sur les yeux de sa compagne.

— Maintenant que ton désir va être réalisé, maintenant qu'Alfred Dreyfus est irrémédiablement perdu, je compte bien recevoir moi aussi la récompense de mes efforts...

Amy Nabet chercha à éviter le regard de l'officier.

— Pas encore, mon cher ami, répondit-elle.

— Pas encore ?... Vais-je donc toujours recevoir la même cruelle réponse ?

— Nous ne sommes encore qu'à moitié chemin... Il est encore possible que quelque contretemps imprévu vienne tout détruire... Comme tu le vois, les conditions ne sont pas encore accomplies.....

— Elles le sont, Amy !... Il ne manque pas un seul anneau à la chaîne... Tout a été parfaitement réglé... Tout doit s'accomplir comme il a été prévu, avec une certitude mathématique.....

Le lieutenant-colonel prit les mains de la jeune femme et les serra passionnément tandis qu'il la contemplait avec un regard chargé d'une expression de volupté indicible.

— Amy ! s'exclama-t-il d'une voix tremblante.

Et il tenta de l'attirer contre sa poitrine, pour approcher ses lèvres de la bouche de l'aventurière, mais celle-ci parvint à se dégager.

— Demain, mon cher, demain ! répéta-t-elle.

CHAPITRE II.

EN FAMILLE.

— Alfred !

— Que veux-tu, Lucie ?

Le capitaine Dreyfus, qui était en train de jouer avec ses deux jeunes enfants, se retourna vers sa femme.

— Pourrais-tu m'accorder un instant ?

— Je regrette, Lucie... Comme tu vois, Monsieur le colonel a encore besoin de mes services...

Et, « Monsieur le colonel, un petit garçon qui devait avoir un peu moins de quatre ans, l'ainé des deux enfants du capitaine, commanda d'une voix impérieuse :

— Bataillon... présentez,.. armes !

Et, tandis que le capitaine Dreyfus, jouant le rôle d'une recrue obéissante, exécutait l'ordre du colonel en miniature, on entendit le roulement martial d'un tambour que battait avec grand enthousiasme la petite Jeanne, qui se tenait dans un angle de la pièce.

Lucie Dreyfus, commodément assise dans un fauteuil, observait la manœuvre en riant.

Enfin, quand le petit Pierrot, un peu fatigué de ce jeu, ne parut plus disposé à donner de nouveaux ordres au « soldat-papa », le capitaine déposa le fusil-jouet dont il était armé pour venir s'asseoir à côté de sa femme.

Puis, tandis que les deux enfants s'éloignaient ensemble vers une autre pièce, les jeunes époux échangèrent un long et ardent baiser. Après quoi, Lucie appuya tendrement sa jolie tête contre la poitrine de son époux et murmura :

— Il y a une chose que je voulais te demander depuis ce matin mon chéri.....

— Quoi donc, Lucie ?

— Je voulais te demander si tu sais quel jour c'est aujourd'hui et,, ce que cela signifie.....



— C'est mercredi... le jour ou je ne suis pas de service...

— Ce n'est pas cela que je veux dire... Tu ne te rappelles donc plus, Alfred ?

Un sourire interrogateur apparut sur le visage du capitaine.

— Eh bien ? fit-il.

— Eh bien, c'est aujourd'hui le quinze octobre...

Alfred Dreyfus réfléchit un instant, puis un éclair de joie apparut dans ses yeux.

— Ah, oui ! s'exclama-t-il. Je me souviens !... Le quinze octobre... C'est l'anniversaire de nos fiançailles....

— Précisément... Il y a aujourd'hui exactement six ans de cela... Mais on dirait presque que tu l'avais oublié...

— Non, ma chérie... Je ne l'avais pas oublié... Il faut que nous fêtions ce joyeux anniversaire...

Puis il se mit à regarder sa femme avec une expression méditative.

— Six ans ! murmura-t-il. Déjà six ans !.... Comme le temps a passé vite ! Ça me paraît presque impossible !... Il me semble qu'il ne s'est pas écoulé plus de six mois !

— Est-ce que tu m'aimes encore autant que de ce temps-là, Alfred ?

Le capitaine prit les deux mains de sa jeune épouse et lui répondit en les serrant avec tendresse :

— Tu le sais bien, ma chère Lucie !

Et se penchant un peu plus vers elle il l'embrassa passionnément.

La jeune femme eut un sourire de bonheur ineffable.

— Oui, Alfred, je le sais, fit-elle. C'est si bon d'avoir un mari qui, en dehors des exigences de sa profession, ne connaît pas autre chose au monde que son foyer et ne pense qu'à sa femme et à ses enfants !

— Parce que je ne désire pas autre chose, Lucie ! s'exclama-t-il avec un accent d'ardeur impétueuse. Que pourrais-je demander de plus à la vie que ce qu'elle me donne ?... Ne

dois-je pas me considérer comme un des rares mortels qui soient réellement heureux sur terre ?... Ah, Lucie !... Sais-tu bien que je me demande parfois s'il est bien juste d'être aussi heureux dans un monde où il y a tellement de souffrance ?.... J'ai presque honte d'être à ce point privilégié de la fortune !... Le sort, envers moi, s'est montré prodigue à l'excès !

La jeune femme lui ferma la bouche d'un baiser.

— Assez, Alfred ! ordonna-t-elle avec une autoritaire tendresse. Je ne veux pas que tu parle ainsi... Ne sais-tu pas que cela porte malheur que de dire que l'on est heureux ?

— Serais-tu donc superstitieuse, Lucie ?

Avant que la jeune femme ait pu répondre, quelqu'un frappa à la porte.

Le capitaine se leva et boutonna rapidement son dolman qu'il avait défait pour se mettre plus à l'aise.

— Entrez ! ordonna-t-il.

La porte s'ouvrit aussitôt et un soldat parut sur le seuil, saluant et restant au garde-à-vous.

L'officier le regarda d'un air assez surpris et lui demanda ce qu'il voulait.

Le soldat leva les yeux vers son supérieur et lui dit d'une voix monotone :

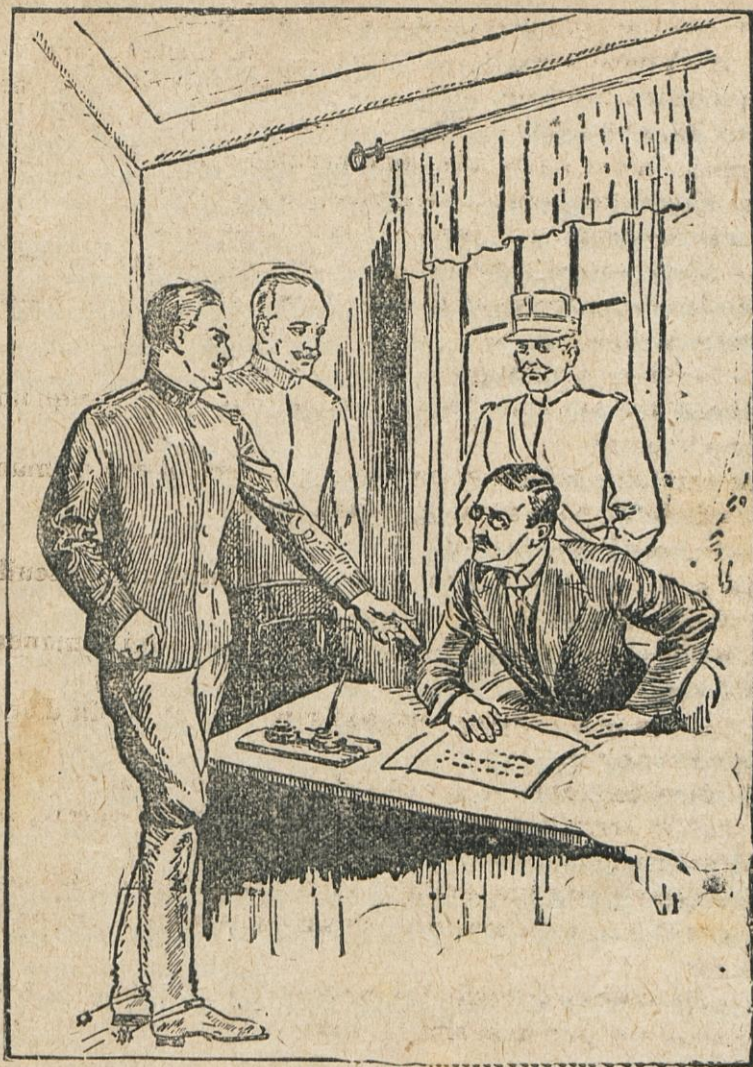
— Mon capitaine, le commandant du Paty vous prie de bien vouloir venir tout de suite au Ministère de la Guerre, en vêtements civils.....

L'officier porta une main à son visage pour ajuster son pince-nez et il se mit à considérer le soldat avec une expression stupéfaite.

— En vêtements civils ? s'exclama-t-il... Sûrement, vous devez vous tromper, mon ami !... Vous aurez mal entendu sans doute ?

— Non, mon capitaine, insista le soldat avec assurance. Je vous ai répété très exactement ce que le commandant m'a dit.....

Dreyfus baissa les yeux et secoua la tête en signe de doute ;



— Vous êtes inculpé du crime de haute trahison.  
(Page 21).



puis, se tournant vers le soldat, il le congédia en disant :

— C'est bien... Je vais venir tout de suite...

L'homme salua de nouveau et se retira.

L'officier était demeuré immobile dans une attitude de profonde méditation. Il avait enlevé ses binocles et les tournait machinalement entre ses doigts.

L'ordre de se présenter au Ministère n'avait certainement rien de bien extraordinaire. Mais pourquoi en vêtements civils ?

Ce détail lui paraissait tout-à-fait incompréhensible.

Les enfants s'étaient remis à jouer, mais il semblait que le capitaine ne les entendit pas. Un sillon vertical se creusait sur son front. Ses pensées devaient aller très loin.

Enfin, comme sa femme lui touchait le bras, il sursauta comme éveillé d'un rêve.....

— Ah ! c'est vrai, je dois sortir ! murmura-t-il, en se passant la main sur le front.

— Mais tu n'es pas de service, aujourd'hui, Alfred ; n'est-ce pas, mercredi ? observa Lucie, contrariée.

L'officier haussa les épaules et murmura :

Finalement, il haussa les épaules et murmura :

— C'est incompréhensible, mais il faut obéir quand même !... Les ordres sont les ordres !

Et il se retira dans sa chambre à coucher pour changer de vêtements. Quelques instants plus tard, il reparait dans le salon, habillé d'un complet bleu marine.

— Me voilà prêt ! fit-il. Au revoir ma petite Lucie... J'espère être de retour dans deux heures au plus tard... Peut-être aurons-nous encore le temps d'aller faire une promenade au Bois avec les enfants.....

Puis, il appela les deux petits pour les embrasser avant de partir.

— Tu sors papa ? dit Pierrot tout étonné. Où vas-tu ?

— Au Ministère de la Guerre...

— Eh bien, alors, il faut que tu te mettes en uniforme !

— Non, mon chéri... Pas aujourd'hui...

— Et pourtant, habillé comme ça tu n'as pas du tout l'air d'un officier !

Le capitaine Dreyfus se mit à rire et déposa à terre le petit garçon qu'il avait soulevé dans ses bras. Puis, après avoir salué Lucie d'un geste amical de la main il sortit de l'appartement.

La jeune femme se dirigea vers la fenêtre pour suivre son mari du regard.

Et, quand le capitaine fut dans la rue, levant les yeux vers le balcon, comme il avait l'habitude de le faire chaque fois qu'il sortait, un sourire radieux apparut sur son visage en voyant la gracieuse créature penchée vers lui.

Et, après lui avoir envoyé un baiser, il s'éloigna rapidement.

### CHAPITRE III.

#### SINISTRES PRÉPARATIFS.

Cet après-midi là, tandis que le capitaine Dreyfus jouissait tranquillement de son jour de repos hebdomadaire au sein de sa famille, le commandant du Paty entra précipitamment dans le cabinet de travail du général Boisdeffre. Faisant le salut militaire il tira une feuille de papier de sa poche et la tendit à son supérieur.

Boisdeffre y jeta un coup d'œil et après avoir lu les premières lignes, il fronça tout-à-coup les sourcils. Il poursuivit sa lecture avec une attention croissante, tandis que son visage s'assombrissait de plus en plus. Enfin il déposa le papier sur la table et demanda au commandant :

— D'où provient ce document ?

— Il m'a été remis par Amy Nabot, un de nos agents du service secret. Elle a trouvé ce papier dans le bureau du com-

mandant Schwartzkoppen, l'attaché militaire de l'ambassade d'Allemagne.

— Comment ?... Qu'avez-vous dit ?... Chez l'attaché militaire allemand ?

Cette révélation semblait lui paraître incroyable.

— Oui, mon général, répéta du Paty ; dans le bureau de Schwartzkoppen.

— Mais alors.....

Et le général hocha la tête à plusieurs reprises avec un air extrêmement perplexe, comme s'il avait dû faire un grand effort pour admettre la possibilité de ce qui devait logiquement être déduit de ces faits si troublants ?

— Alors reprit-il, nous nous trouvons en présence d'une découverte presque incroyable... Ce document contient des secrets militaires de la plus haute importance et qui doivent avoir été surpris par quelqu'officier de l'Etat-Major... Il existe donc parmi nous un traître qui a vendu ces secrets aux Allemands.....

Le général Boisdeffre se leva de son fauteuil et se mit à marcher rapidement de long en large à travers la pièce, manifestant une vive surexcitation.

— C'est inoui ! s'exclama-t-il hors de lui. C'est absurde ! Un traître parmi nos officiers ?

Le commandant haussa les épaules, tandis qu'un sourire indéfinissable apparaissait sur ses lèvres.

Boisdeffre fixa sur lui un regard scrutateur.

— Avez-vous quelque soupçon déterminé en ce qui concerne l'identité du traître ? lui demanda-t-il.

— Mon général, répondit le commandant, ce n'est pas très agréable d'exprimer un soupçon quand il s'agit d'un crime aussi grave.....

— Sacrebleu !... Ce n'est pas le moment d'avoir de tels scrupules... Il s'agit de la sécurité de la Patrie... Il est indispensable de démasquer le coupable au plus vite ; par conséquent

Je vous prie de vous expliquer sans réticences... Qui soupçonnez-vous ?

— Le capitaine Dreyfus.....

— Dreyfus ?... Je n'ai encore jamais entendu ce nom....

Qui est-ce ?

— Un juif.....

— Un juif, avez-vous dit ?

— Oui, mon général...Cela n'est-il pas déjà un indice significatif ? En outre le capitaine Dreyfus est né en Alsace.....

— Diable ! cela est en effet très significatif. Votre soupçon pourrait bien être fondé !

Le général se mit les mains derrière le dos et recommença de se promener à travers la pièce. Quelques instants plus tard il s'arrêta de nouveau devant le commandant du Paty.

— Il faudra commencer tout de suite une enquête... Je vous confie le soin de vous en occuper, commandant du Paty.

— Et Dreyfus ?

— Dreyfus ?... Eh bien, vous tâcherez de vous arranger pour vous procurer le plus tôt possible les preuves de sa culpabilité.....

— Et si cette culpabilité s'avérait certaine, mon général ?

— Dans ce cas il ne vous resterait qu'à faire arrêter immédiatement ce misérable !

— Très bien, mon général.....

Et après avoir salué, le commandant sortit de la pièce.

Tandis qu'il descendait l'escalier monumental pour se rendre à son propre bureau, il rencontra le colonel Henry qui appartenait également à l'État-Major.

— Avez-vous vu le général ? lui demanda l'ami et complice d'Amy Nabet.

— Je viens de le voir à l'instant même.....

— Lui avez-vous parlé de l'affaire de haute trahison ?

— Je ne lui ai parlé que de ça....

— Et.... donc ?



— Le général m'a confié le soin de commencer tout de suite une enquête...

— Eh bien, tant mieux !.... Et qu'allez-vous faire de Dreyfus ?

— Le général m'a donné l'ordre de le faire arrêter, dès que les soupçons seront suffisamment confirmés... Vous plairait-il d'assister à la scène ?

— Si vous le permettez.....

— Avec grand plaisir... Venez avec moi...

Tous deux descendirent ensemble, et entrèrent dans le bureau du commandant du Paty. Celui-ci s'approcha immédiatement de sa table à écrire, et appuya sur un bouton électrique.

Quelques secondes après, un soldat de planton apparut.

— Savez-vous où habite le capitaine Dreyfus ? lui demanda du Paty

— Oui mon commandant....

— He bien, allez-y tout de suite, et priez le capitaine de bien vouloir venir ici immédiatement, en vêtements civils..... Avez-vous bien compris ?... En vêtements civils, n'est-ce pas ?

— Bien, mon commandant.....

— Allez vite.....

Le soldat salua et sortit rapidement.

Henry lança à son collègue un coup d'œil significatif.

— Pourquoi avez-vous ordonné qu'il vienne habillé en civil ? interrogea-t-il.

— Tout simplement parce qu'il me répugne de faire arrêter un homme qui porte le glorieux uniforme de l'Armée Française.....

— Ah je comprends !.... Mais... êtes-vous bien sûr de pouvoir le faire arrêter ?... Comment pourrez-vous faire apparaître une preuve décisive contre lui ?

— J'y ai déjà pensé.... S'il arrive à démontrer son innocence tant mieux pour lui.... Quant à moi, il me suffira d'examiner son écriture pour être fixé.....

— Vous avez raison, répondit le lieutenant colonel.

Et il se dirigea vers la fenêtre. Il ne voulait pas que le commandant du Paty puisse s'apercevoir du sourire de triomphe qui, malgré lui, venait d'apparaître sur ses lèvres. Puis il se laissa tomber dans un grand fauteuil et alluma une cigarette.

— Eh bien, attendons ! fit-il.

#### CHAPITRE IV

### L'ARRESTATION.

— Le capitaine Dreyfus vient d'arriver, annonça le soldat. Le colonel Henry se leva brusquement et, se tournant vers son collègue, il lui désigna d'un geste de la main une sorte de niche formée par le renforcement d'une porte, et recouverte d'une tenture de velours vert.

— Si vous voulez, je peux me cacher là derrière, proposait-il.

— C'est une bonne idée.....

Puis le commandant du Paty s'adressa de nouveau au soldat, et lui ordonna :

— Faites d'abord venir l'officier de garde.....

Quelques instants après, un jeune lieutenant se présenta. Du Paty lui serra la main et lui dit :

— Je désire, lieutenant Étienne, que vous soyez témoin de l'entrevue que je vais avoir avec le capitaine Dreyfus... Il pourrait éventuellement devenir nécessaire que vous procédiez à son arrestation ; j'agirai selon les instructions que je viens de recevoir du général Boisdesfre, et si je juge nécessaire de m'as-



— *Eh bien Mathieu?... Pourquoi ne me dis-tu rien?*  
une chais (Page 40).

LIVRAISON 3.

.....  
iens de  
le m'as-

surer de la personne du capitaine, je vous ferai signe de l'arrêter.....

Le lieutenant ouvrit de grands yeux pleins d'une expression d'étonnement indicible. Mais comme la discipline militaire ne lui permettait point de manifester aucun sentiment impulsif, il répondit sur un ton impassible :

— Très bien, mon commandant....

Puis il s'en fut se placer près d'une fenêtre et demeura immobile, dans une attitude respectueuse et attentive.

— Faites entrer le capitaine Dreyfus, dit alors le commandant du Paty à l'homme de planton.

Alfred ne tarda pas à se présenter saluant son supérieur avec un aimable sourire... Mais en voyant l'officier de garde qui se tenait près de la fenêtre, il ne put réprimer un geste d'étonnement.

Que faisait là ce jeune homme qui n'appartenait pas à l'Etat-Major ?

Le commandant du Paty salua le capitaine avec une froide politesse. Il avait défait un bouton de son dolman, et il tendit sa main droite passée dans l'ouverture.

— Excusez-moi de ne pouvoir vous tendre la main, dit-il au capitaine. Une petite blessure m'empêche de me servir de mon bras droit.. Pour la même raison je ne puis écrire moi-même, et je voudrais que vous me rendiez le service d'écrire une petite lettre que je vais vous dicter....

— A vos ordres, mon commandant....

Alfred Dreyfus dut faire un effort pour dissimuler sa stupefaction.

Etait-il possible qu'on l'ait fait appeler pour une chose aussi peu importante qui pouvait être faite par n'importe qui ?

Et pour écrire une lettre, le commandant avait exigé qu'il se mette en civil !... Que signifiait donc cette comédie ?

Evidemment tout cela était étrange ; bien étrange....

D'un geste de la main gauche, le commandant lui indiqua une chaise qui se trouvait à côté de la table à écrire :

— Je ne vous retiendrai pas longtemps, fit-il nous pouvons commencer tout de suite....

Dreyfus prit une feuille de papier et une plume.

— Écoute, mon commandant....

Du Paty se leva et s'approcha de la chaise sur laquelle le capitaine était assis et se mit à fixer du regard, la feuille de papier sur laquelle Alfred était sur le point d'écrire. Puis il se mit à dicter :

« Cher Monsieur,

« Conformément à ce que vous aurez déjà déduit de la  
« lecture du document que j'ai eu l'avantage de vous faire  
« parvenir....

La plume de Dreyfus courrait rapidement sur le papier.

« Parvenir... » répétait-il quand il fut au bout de la ligne.  
Et le commandant reprit :

— Les notes dont il s'agit se rapportent à des documents militaires d'une très considérable importance et qui doivent être tenus rigoureusement secrets.

Dreyfus interrompit son travail. Une petite parcelle de papier était restée fixée au bec de sa plume. Avec la pointe d'un canif il se mit en devoir d'éliminer ce petit inconvénient.

Mais du Paty se pencha tout-à-coup et s'empara prestement de la feuille de papier pour examiner avec la plus grande attention l'écriture encore humide. Puis il tira de sa poche le document que le Général Boisdeffre lui avait remis un peu auparavant et il se mit à comparer minutieusement les deux écritures. Le lieutenant-colonel Henry sortit au même instant de l'endroit où il s'était caché et il s'avança silencieusement vers la table pour examiner lui aussi les deux papiers.

Les deux lettres étaient rédigées dans une écriture absolument identique : tous les détails du graphisme correspondaient très exactement

Les deux collègues échangèrent un coup d'œil d'intelligence.

Du Paty déposa sur la table la lettre que le capitaine avait

commencée d'écrire et Dreyfus se prépara à poursuivre le travail interrompu.

— Vous disiez, mon commandant ?

— Capitaine Dreyfus !

La voix de l'officier avait retenti dure, âpre, impérieuse.

Alfred ne put s'empêcher de se retourner et ce fut seulement alors qu'il s'aperçut de la présence du colonel Henry. Il vit aussi que le commandant du Paty avait retiré sa main droite de l'ouverture de son dolman et que cette main apparaissait vierge de toute blessure.

— Capitaine Dreyfus ! — reprit le commandant sur un ton brutal, — De très graves présomptions ont été relevées contre vous..... Vous êtes inculpé du crime de haute trahison !

Alfred Dreyfus se leva machinalement portant la main à son pence-nez pour le redresser ;

— Je... Je n'ai pas bien compris, mon commandant, balbutia-t-il. Vous disiez.....

— Le commandant fronça les sourcils.

— Vous m'avez parfaitement compris, capitaine Dreyfus, répondit-il.

Le ton sur lequel ces paroles avaient été prononcées fit glacer le sang dans les veines du capitaine.

Est-ce que quelqu'un aurait vraiment osé porter une telle accusation contre lui ?

Le commandant s'avança vers lui avec une attitude autoritaire et lui posa une main sur l'épaule :

— Au nom du Peuple Français, je vous arrête, déclara-t-il.

Dreyfus eut un sursaut violent comme s'il avait reçu un coup de cravache en pleine figure ; son regard hésitant se posait tantôt sur l'un tantôt sur l'autre des deux hommes, et un sourire forcé apparut sur ses lèvres.

— Moi, arrêté ! fit-il. Ai-je bien entendu ?

Les deux officiers le considéraient avec une expression de froide supériorité.

Du Paty s'approcha de son bureau et prit dans un tiroir

un petit revolver ; puis toujours impassible il mit l'arme sous les yeux du capitaine Dreyfus et s'exclama :

— J'espère que vous voudrez éviter à la Patrie la honte de donner au monde le triste spectacle de traîner devant la Justice Militaire, pour crime de haute trahison, un officier appartenant à l'Etat-Major de l'Armée... Vous avez commis un crime abominable et j'espère que vous aurez au moins le courage d'en supporter les conséquences, en vous faisant justice vous-même.

Ce disant, le commandant fit un signe au colonel Henry et au lieutenant Etienne de sortir de la pièce.

L'instant d'après Dreyfus se trouva seul

Seul avec le revolver.

Il se mit à regarder l'arme avec un air égaré.

— On veut que je me tue.....

« Pourquoi ?

« Qu'ai-je donc fait ?

« Que serait donc ce crime de haute trahison dont on m'accuse ?.....

« Je n'ai jamais rien fait de semblable !

« Et pourtant... Malgré cela, on exige que je me donne moi-même la mort... Mon chef m'en a donné l'ordre et, en bon soldat, je devrais obéir... Pour que la Patrie ne subisse pas la honte de devoir traîner devant la Justice Militaire, pour crime de haute trahison, un officier appartenant à l'Etat-Major de l'Armée !

Les paroles du commandant étaient demeurées gravées dans sa mémoire. D'un geste mécanique, il prit le revolver et en appuya le canon contre sa tempe gauche.

— Mais... pourquoi ?... pourquoi ?...

Et il laissa tomber son bras.

— Pourquoi, puisque je suis innocent, que je n'ai commis aucun crime ? Le procès démontrera que je n'ai rien fait de mal... Je saurai bien prouver mon innocence...



Mais c'est précisément pour éviter la honte de ce procès, qu'on veut que je me tue !

Et de nouveau il leva l'arme pour l'abaisser tout de suite après avec un geste d'horreur.

Sur l'écran de son imagination, venaient d'apparaître les chères silhouettes de ses enfants, celles de ses vieux parents, de son épouse et de son frère...

Tou ce qu'il aimait le plus au monde !...

Non, on n'avait pas le droit d'exiger qu'il se tue ! On ne pouvait pas l'obliger à se suicider !

Dreyfus frappa du pied avec indignation.

— Non, je ne me tuera pas, gronda-t-il. Et, en même temps, il lança le revolver à la volée tout à l'autre extrémité de la vaste pièce. Une détonation retentit.

L'arme avait heurté le mur, et le choc avait fait partir la balle.

Au même instant la porte s'ouvrit et les deux officiers supérieurs, avec le lieutenant de garde, apparurent sur le seuil, croyant naturellement que le capitaine s'était conformé à l'ordre tragique qu'il avait reçu.

Mais voyant que Dreyfus était encore debout près de la table à écrire, du Paty lui lança un coup d'œil de mépris et il ordonna à l'officier de garde :

-- Lieutenant Etienne, vous voudrez bien vous charger de faire conduire le détenu à la prison militaire...

Le jeune officier se mit au garde-à-vous, et puis il se dirigea vers la porte pour appeler les soldats de garde.

Dreyfus s'était cramponné convulsivement au dossier d'une chaise, comme s'il avait eu besoin de cet appui pour ne point s'écrouler sous le poids de cette calamité inouïe et imprévue.

Puis, en voyant l'expression de mépris qui était sur le visage du commandant, il eut un geste de révolte.

— Vous m'accusez d'un crime de haute trahison et vous exigez que je mette fin à ma propre vie, s'écria-t-il d'une voix

vibrante. Mais je n'ai commis aucune faute et je ne sais même pas de quoi il s'agit... Je n'ai absolument rien fait qui puisse justifier la façon dont vous agissez envers moi, et je n'ai aucune raison de craindre quoi que ce soit de la Justice Militaire... Tout ceci ne peut être dû qu'à des calomnies infâmes. à quelque diabolique intrigue... La Justice saura bien tirer la chose au clair et mon innocence absolue ne tardera pas à être démontrée.....

Le commandant du Paty continuait de le regarder avec un air dédaigneux. Quant à Henry qui lui avait tourné le dos, il allumait tranquillement une cigarette.

De nouveau Dreyfus frappa du pied.

— Je n'ai pas mérité d'être traité ainsi, s'exclama-t-il avec un accent de fureur. S'il y a un crime, c'est celui que vous êtes en train de commettre... Moi je suis innocent et je n'ai rien à craindre. Je n'ai pas peur. Je saurai me défendre et sauvegarder l'honneur de mon nom... Vous voudriez que je me tue afin que le monde ne sache rien de tout ceci ! Vraiment ce serait trop simple ! Je refuse d'accepter bénévolement d'être votre victime !

Le commandant du Paty se borna à hausser les épaules. Son visage impassible conservait la même expression glaciale, méprisante et hautaine.

Le capitaine Dreyfus était pâle de colère ; mais il comprenait que toutes les protestations qu'il aurait soulevé à ce moment, auraient été pires qu'inutiles.

L'attitude la plus digne qu'il pouvait prendre était donc de se résigner à son sort, d'autant plus que, certain de son innocence, il comptait bien parvenir bientôt à confondre ses accusateurs. Faisant un effort pour se dominer, il retrouva un peu de son calme et s'adressant à du Paty, il lui demanda :

— Voulez-vous me permettre de téléphoner ou d'écrire à ma femme pour la tranquilliser.

— Non !.....

Le monosyllabe avait jailli dur et sec comme un coup de feu.

Dreyfus eut un sursaut d'étonnement et se mordit les lèvres.

A cet instant, l'officier de garde revint accompagné de deux soldats dont l'un apportait une paire de menottes.

Le lieutenant désigna le prisonnier.

— Mettez les menottes à cet homme, ordonna-t-il.

Le soldat se disposa à exécuter l'ordre, mais Dreyfus recula d'un pas.

— Qu'est-ce que cela signifie ! rugit-il hors de lui. Des menottes ?... A moi les menottes ! Comment pouvez-vous permettre, mon commandant, qu'un tel outrage soit infligé à un officier de l'armée française... Non !... Vous ne pouvez pas consentir à cela !

Le commandant ne répondit pas, et demeura immobile figé dans sa dédaigneuse impassibilité.

Le soldat, un homme de stature herculéenne, était demeuré perplexe et il regardait tour à tour le commandant et le détenu.

— N'avez-vous pas entendu ? s'écria le lieutenant Etienne.

— Veuillez tendre les mains, mon capitaine, dit le soldat d'une voix tremblante d'émotion.

— Non !... Je ne me laisserai pas faire ! gronda Dreyfus les dents serrées.

Alors le soldat ne put faire autrement que d'avoir recours à la force ; il saisit les poignets d'Alfred et les menottes se refermèrent avec un bref dé clic.

Le malheureux laissa échapper un sourd gémissement, comme s'il avait été blessé à mort.

— Mon Dieu ! soupira-t-il. On me traite comme un malfaiteur !

L'autre soldat s'était également approché du prisonnier qui suivit les deux hommes sans plus opposer de résistance.

On le fit monter dans une voiture, et dix minutes plus tard,

les portes de la prison militaire se refermaient sur lui.

Le trajet n'avait pas été long, mais, pour le malheureux, il avait semblé durer un siècle.

Après quelques brèves formalités d'inscription, il fut incarcéré dans une cellule exigue, humide et malpropre ; où la lumière du jour pénétrait comme à regret à travers les épais barreaux d'une très petite fenêtre. Le mobilier de ce triste lieu, se composait uniquement d'une table grossière, d'une sorte d'escabeau et d'une paillasse étendue sur un bas-flanc (1).

L'un des soldats enleva les menottes du prisonnier, et on le laissa seul.

Quand le bruit des pas de geôliers et les deux soldats, se fut éloigné, le pauvre homme se laissa tomber sur le bas-flanc et complètement découragé, il s'abandonna à une violente crise de larmes.

(1) Cette description n'est nullement exagérée ; dans un article publié par le FIGARO, le Colonel Forzinetti décrit exactement de cette façon la cellule où l'on avait enfermé le capitaine israélite, ajoutant textuellement : « A partir du moment où Dreyfus fut incarcéré à la prison militaire de Paris, il se trouva dans la situation d'un homme enseveli vivant... »

CHAPITRE V.

LES ANGOISSES D'UNE EPOUSE,

Une heure s'était écoulée... puis deux... puis trois... puis quatre... Et le capitaine Dreyfus n'était pas encore rentré chez lui.

Son épouse qui, tout d'abord, avait joué gaiement avec les enfants, avait fini par se sentir inquiète.

Son inquiétude augmentait à mesure que les minutes s'écoulaient, et dès que les enfants furent couchés, elle alla se mettre sur le balcon pour guetter le retour de son mari.

Encore un quart d'heure s'écoula... puis encore dix minutes... puis encore vingt... Pourquoi Alfred tardait-il tant ?

Lucie cherchait à se rassurer et à se tranquilliser par toutes sortes de raisonnements et de suppositions.

Après tout, qu'aurait-il bien pu arriver à Alfred ? Rien, absolument rien !

Sans doute se trouvait-il encore au Ministère de la Guerre, occupé à quelque travail urgent. Ou peut-être s'était-il rendu dans quelque autre endroit pour des nécessités de service.

Saisie par la fraîcheur de la nuit, la jeune femme rentra dans le salon et referma la porte. Puis elle prit place dans un fauteuil et tenta de se distraire par la lecture d'un livre.

Elle avait envoyé les enfants jouer dans la nursery avec la bonne.

Mais elle ne parvenait pas à concentrer son attention sur sa lecture ; sa pensée s'échappait continuellement pour se reporter sur son mari. Une angoisse insurmontable s'emparait progressivement de tout son être.

Plus d'une fois elle avait eu la tentation de téléphoner au Ministère de la Guerre pour demander si Alfred n'allait pas

bientôt rentrer. Mais elle n'avait pas osé, craignant que son mari lui en fasse des reproches.

Et pendant ce temps, les aiguilles de la pendule poursuivaient autour du cadran, leur inexorable périple.....

La domestique arriva avec les enfants, pour que ceux-ci embrassent leur maman avant d'aller se coucher.

Lucie sursauta :

— Déjà si tard ?

— Viens, maman, dit la petite Jeanne. Il faut dire les prières avec nous.....

La jeune femme ferma les yeux pour un instant. Un léger gémissement sortit de ses lèvres.

— Prier !... oui, prier !.....

Deux grosses larmes coulèrent silencieusement le long de ses joues. Mais elle fit un effort pour sourire. Les enfants ne devaient pas s'apercevoir de son chagrin, d'autant plus que c'était sans doute préoccupation vaine. Elle finirait, sans doute, elle-même par rire de sa peine... Il fallait avoir un peu de patience... encore quelques minutes...

Les enfants la considéraient d'un air stupéfait.

— Qu'as-tu maman demanda le petit garçon ; pourquoi es-tu triste ?

Sans répondre, la jeune femme ordonna à la domestique de sortir :

— Allez, Claire, je coucherai les enfants moi-même.

Elle prit les deux petits par la main et les conduisit dans leur chambrette.

Quand ils furent tous deux déshabillés et revêtus de leurs longues chemises de nuit, elle les fit s'agenouiller et elle-même s'agenouilla à terre à côté du lit.

— Priez Dieu pour que papa revienne bientôt, dit-elle.

— Oui, et quand il reviendra, dis-lui qu'il vienne nous embrasser, dit Pierrot.

Quand la prière fut terminée, elle borda les enfants dans leurs petits lits et les embrassa avec une tendresse frénétique.

Puis elle retourna dans le salon.

Un long moment encore, elle attendit, puis ne pouvant résister plus longtemps à son inquiétude ; elle décrocha le récepteur du téléphone et demanda la communication avec le Ministère de la Guerre.

Dès qu'on lui eut répondu, elle dit son nom et demanda si son mari était encore au ministère.

— Je ne puis vous renseigner à ce sujet, répondit une voix indifférente.

Et la communication fut brusquement coupée.

Que signifiait cet étrange façon d'agir ?

En proie à une surexcitation indicible, la malheureuse Lucie se demandait ce qu'elle devait faire.

De nouveau elle décrocha le récepteur du téléphone, mais cette fois pour appeler son beau-frère Mathieu qui ne tarda pas à répondre personnellement. Il paraissait de bonne humeur et très content de pouvoir échanger quelques mots avec Lucie.

— Alfred est sorti ; depuis six heures je l'attends, dit la jeune femme d'une voix anxieuse. Et je suis très inquiète à son sujet..... Ne l'aurais-tu pas vu ?

— Non... Est-ce qu'il ne t'a pas dit où il allait ?

— On est venu le chercher pour aller au Ministère de la Guerre ; mais je viens de téléphoner là-bas et l'on m'a répondu qu'on ne pouvait me renseigner... Je n'y comprends absolument rien et j'ai peur qu'il soit arrivé quelque chose... C'est d'autant plus étrange qu'on lui avait donné l'ordre de se mettre en civil.

— En civil ? répéta Mathieu très surpris. Pourquoi fallait-il qu'il se mette en civil pour aller au Ministère de la Guerre ?

Il y eut quelques instants de pénible silence. Puis Mathieu reprit :

— Je ne pense pas qu'Alfred puisse encore être au Ministère à cette heure-ci ; mais je ne crois pas non plus qu'il y ait lieu de s'inquiéter.... Veux-tu que j'aille moi-même chez un de ses collègues pour chercher à savoir le motif de son retard ?

Lucie eut un soupir de soulagement.

— Oui, Mathieu, répondit-elle. Fais cela... Je t'enserai très reconnaissante.

— Bien... J'y vais tout de suite... Après je viendrai chez toi, mais j'espère bien que d'ici ce temps, Alfred sera déjà rentré. A tantôt, Lucie.....

— A tantôt, Mathieu.....

Lucie raccrocha le récepteur et puis elle se mit à marcher de long en large à travers la pièce, allant de la porte à la fenêtre et vice-versa, sans trêve... attendant... attendant...

Et les minutes passaient avec une rapidité inexorable. La femme du capitaine Droyfus s'appuya au balcon, elle fixait la chaussée d'un regard halluciné, qui ne voyait rien. Cependant, chaque fois que surgissait dans le lointain la silhouette d'un officier, elle semblait s'éveiller et sursuait violemment. Ses pupilles se dilataient et elle murmurait :

— Serait-ce lui ?

Mais la désillusion arrivait rapidement

— Non, ce n'est pas Alfred.....

L'air frais de la nuit glaçait sur son front la sueur qui couvrait à y parler... Et malgré cela ses tempes brûlaient ; ses petites mains étaient fiévreuses.....

— Alfred !... Alfred !...

L'appel désespéré se perdait dans la rumeur incessante qui montait de la rue.

Sentant qu'il lui était impossible de rester tranquille, la jeune femme parcourut encore deux ou trois fois la pièce, regarda l'horloge et se dirigea de nouveau vers la chambre des enfants. Les deux petits dormaient tranquillement. Un sourire angélique illuminait leurs charmants visages, ombragés par les longs cils et les boucles brunes.

La mère les contempla durant quelques minutes avec une expression de tendresse infinie.

— Pauvres petits anges ! murmura-t-elle. Espérons qu'il n'est pas arrivé malheur à votre papa, qui vous aime tant.



La jeune femme était toute tremblante et son front brûlait, tandis qu'une douloureuse sensation de vertige obnubilait sa vue.

Les yeux remplis de larmes, elle retourna vers le salon et s'approcha encore une fois de la fenêtre pour regarder au dehors.

Un groupe de noctambules passait à ce moment sur le trottoir opposé, riant très fort et parlant à très haute voix.

Lucie en ressentit comme une espèce d'indignation.

— Pourquoi rient-ils ainsi ? tandis que moi...

Mais elle s'interrompit, s'efforçant de sourire.

— Mathieu a raison, se dit-elle ; je m'alarme trop facilement !... Après tout il n'y a aucune raison de supposer qu'il puisse être arrivé quelque chose à Alfred... Sans doute a-t-il été chargé d'une mission urgente.....

Et après avoir regardé encore une fois la pendule, la jeune femme se remit à marcher à travers la pièce, en attendant la venue de son beau-frère qui allait sans doute arriver d'un moment à l'autre.

## CHAPITRE VI.

### CLAMEURS D'INNOCENCE.

La porte de la misérable cellule s'était fermée. La clé tourna dans la serrure. Une fois... deux fois.....

Puis dans le corridor, résonnèrent les pas des deux soldats qui s'éloignaient. Ils devinrent de plus en plus faibles, puis plus rien.....

Ce fut le silence.....

Alfred Dreyfus était resté debout, à l'endroit où ils l'a-

vaient laissé. Ses yeux myopes tournaient autour de lui, fixant les parois grises, regardant autour de lui.....

— Mais.....

Il ta ses binocles, prit son front dans ses mains, puis il remit ses verres pour regarder de nouveau autour de lui.

Ce qu'il voyait, était-ce la réalité ? Ne s'agissait-il pas d'un cauchemar ? Ne rêvait-il pas ? Cette cellule humide et sombre... Pourquoi l'avait-on enfermé là-dedans ?

Il était prisonnier... Lui ? prisonnier ?.....

Il était séparé de sa chère femme... séparé de ses chers enfants... Arraché à son foyer heureux et paisible...

Et pourquoi ?

Ah ! oui.....

Pour le crime de haute trahison !

Haute Trahison !

N'était-ce pas ridicule !... N'était-ce pas absurde !... Aurait-on pu imaginer une plus stupide erreur ?

Oui, c'était absurde, ridicule, stupide, incroyable... mais... Mais, on l'avait enfermé dans cette cellule, tandis qu'à la maison sa chère Lucie devait l'attendre avec anxiété...

Tout-à-coup dans un irrésistible accès de désespoir, Alfred Dreyfus s'élança contre la porte, qu'il se mit à marteler à grands coups de poings ; frappant avec toute la force de ses muscles.

— Je suis innocent, criait-il d'une voix tonnante, formidable. Je suis innocent !... innocent !....

— Innocent... répéta l'écho de sa voix, sous la voûte de la galerie, dans le lugubre silence de la prison.

Ce fut la seule réponse qu'il reçut. Personne, absolument personne, ne faisait attention à ses cris de désespoir.

— Laissez-moi sortir ! rugissait-il d'une voix rauque. De quel droit m'a-t-on enfermé dans cette cellule comme un vulgaire malfaiteur ? Je suis un officier de l'armée française !... Je n'ai commis aucun crime et je veux rentrer chez moi parce que ma femme et mes enfants m'attendent !